



Réception de Boualem Sansal

DISCOURS D'ACCUEIL DE JEAN-LUC OUTERS

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 25 AVRIL 2026

Chères consœurs,
Chers confrères,
Mesdames et Messieurs,
Cher Boualem Sansal,

Vous nous avez fait peur. Pendant les 362 jours de votre incarcération, nous avons eu peur. Nous avons eu beau remuer ciel et terre pour votre libération (cartes blanches dans les journaux, participation à des émissions à la radio et à la télévision, sensibilisation de nos gouvernements, mobilisation des écrivains jusqu'à votre élection au sein de notre compagnie), nous nous sentions impuissants. Peur de votre enfermement mais surtout de l'incertitude concernant son issue, même si au terme de deux prétendus jugements nous savions que vous en aviez pris, comme on dit, pour cinq ans. La privation de liberté est terrible, singulièrement pour un écrivain qui ne dispose même pas d'un crayon et d'une feuille de papier. « La dictature policière, bureaucratique et bigote... ne me gêne pas tant que le blocus de la pensée. Être en prison d'accord mais la tête libre de vagabonder », écriviez-vous dans *Poste restante*.

Comment en sommes-nous arrivés là ? On vous a reproché une interview polémique touchant à la frontière entre l'Algérie et le Maroc. Mais force est de reconnaître que le différend avec votre pays était bien plus profond. Dès *Le Serment des barbares*, en effet, paru en 1999 aux éditions Gallimard, vous mettez en cause les deux piliers sur lesquels repose le pouvoir en Algérie : la dictature militaire et l'islamisme. On retrouvera cette approche critique, parfois en filigrane, dans à peu près tous vos livres à venir. Dans votre troisième roman, *Dis-moi le paradis*, par exemple, vous faites une description de l'Algérie postcoloniale où vous dénoncez ouvertement la corruption à tous les niveaux de l'économie et de la politique, l'incapacité à gérer le chaos qui a suivi l'indépendance, vous vous en prenez aux islamistes et à l'arabisation de l'enseignement.

Sur la quatrième de couverture du *Serment des barbares*, on peut lire cette notice biographique qui tient en deux lignes : « Boualem Sansal est haut fonctionnaire en Algérie. *Le Serment des barbares* est son premier roman. » Cette notice fit long feu car la parution de ce roman et de celui qui suivit, *L'Enfant fou de l'arbre creux*, vous valut d'être licencié du ministère de l'Industrie où vous occupiez de hautes fonctions. Votre femme Naziha, enseignante à Boumerdes, s'est vue contrainte de quitter son école sous la pression de ses pairs. D'emblée, le ton était donné. Premier signal lancé par les autorités algériennes : on ne badine pas avec l'ordre établi, celui de la République islamique d'Algérie. Des avertissements, il y en eut d'autres, comme la censure en Algérie des deux pages centrales du *Monde des livres* consacrées au *Village de l'Allemand*, nous y reviendrons. Il y eut surtout le dernier en date, le 16 novembre 2024, celui de votre arrestation à l'aéroport d'Alger et de votre incarcération dans la prison de Koléa, réservée principalement aux détenus politiques, et cela après avoir été, durant une semaine, tenu au secret dans les conditions atroces d'un cachot coupé du monde. Vous avez écrit un livre très attendu sur votre séjour en prison où les détenus vous surnommaient « la légende », un nom empreint de respect et de mystère.

Lorsque notre Académie vous a élu parmi les siens le 11 octobre 2025, nous pensions célébrer un absent mais bien présent dans nos esprits et dans nos cœurs. Par bonheur, les événements en ont décidé autrement. Après un an d'emprisonnement, vous avez été libéré et vous voici donc, cher Boualem Sansal, parmi nous. Vous avez déclaré ici même qu'en raison du blocage des relations franco-algériennes, votre élection au sein de notre compagnie avait peut-être contribué à votre libération même si, comme on le sait, c'est l'intervention du président de la République allemande qui fut décisive.

Mais revenons au tout début. Sansal en berbère désigne la pierre ponce, en français, un négociant en vin. Votre père Abdelkader Sansal est originaire du Rif marocain. Comme nombre de Rifains, éternels rebelles, sa famille trouve refuge en Algérie une fois leur révolte brisée par le roi du Maroc. Votre mère Khadjidja Benallouche est née près d'Oran. Votre grand-père maternel qui eut une vie mouvementée, militaire, gymnaste puis cheminot, chef de gare, l'éleva ainsi que vous-même dans le respect de la France et le culte de la langue française.

C'est à votre mère que vous avez dédié votre roman le plus sensible, *Rue Darwin*, qui commence par un voyage à Paris où vous l'emmenez pour la faire soigner quelques semaines avant sa mort. Vous y retrouvez vos quatre frères et sœurs qui vivent aux quatre coins du monde. « Nous étions la mondialisation vivante. Nous réunir n'était pas facile. » Ce roman est consacré à votre enfance. Vous naissez le 15 octobre 1949 à Teniet el Had dans une région de montagnes qui abrite la plus grande forêt de cèdres

du monde. Vos parents vous donnent un prénom berbère, Boualem, qui signifie porteur de drapeau mais aussi de science.

À la mort de votre père, victime d'un accident de voiture en 1954, c'est votre grand-mère paternelle, la *Djeda* dont vous dressez un portrait haut en couleur dans *Rue Darwin*, qui vous prend en charge. C'est l'une des plus grandes fortunes d'Algérie, érigée à partir de bordels (un nom qui ne doit pas être souvent prononcé dans cette enceinte où on dirait plutôt « maison close ») dont elle est propriétaire. À la mort de son fils, elle chasse sa veuve, votre mère, pour vous élever comme elle l'entend. Vous commencez à vous interroger sur vos véritables origines :

Que sait-on à cinq ans ? Que ressent-on ? Quelles questions se pose-t-on ? Je découvrais que mon père n'était pas mon père et il venait de mourir ; que ma mère n'était pas mère et elle venait de disparaître ; que ma vraie mère était une inconnue qui m'avait conçu avec des inconnus de passage dans une maison interdite et elle avait disparu à son tour (...) J'étais l'enfant du néant et de la tromperie, je devais me sentir bien seul et triste. Et écrasé par la honte, comme je l'ai été tout au long de ma vie. (*Rue Darwin*)

Votre éditeur, je veux dire celui qui vous a découvert et qui a ensuite publié vos romans, Jean-Marie Laclavetine écrit que « le motif de la double maternité revient souvent dans l'œuvre de Sansal. Ainsi dans *L'Enfant fou de l'arbre creux*, Pierre apprend qu'il n'est pas le fils de sa mère, mais d'une autre femme, Aïcha. Comment ne pas voir là, au-delà de la biographie de l'auteur lui-même, l'image d'une inguérissable douleur identitaire (...) ? »

Pendant ce temps sévit la guerre d'indépendance avec à sa tête le FNL, qui culmine en 1957 avec la bataille d'Alger, une bataille menée par le général Massu à travers une répression sans merci. C'est dans ce contexte que votre mère organise votre enlèvement au nez et à la barbe de votre grand-mère. Vous découvrez alors une jeune femme de « 22-23 ans, trop belle pour être une mère. C'est bien en cette année 1957, en ce mois d'août caniculaire, au début de l'après-midi que j'ai débarqué à Alger, à la rue Darwin, pour commencer une nouvelle vie. J'avais 8 ans ». Vous habitez dans le quartier Belcourt, un quartier populaire, à cent mètres de la maison d'Albert Camus, dans une pièce de neuf mètres carrés avec sept enfants, votre mère et son nouveau mari. C'est là où vous découvrez « qu'il n'y a d'homme libre que soumis à Allah », qu'un rabbin vous prend sous son aile, un rabbin qui fait partie du décor et vous apporte chaleur et réconfort.

L'indépendance de l'Algérie est proclamée le 5 juillet 1962, mais elle ne signe pas pour autant la fin de la guerre car, écrivez-vous, « la liberté gagnée par le sang a été volée au peuple comme on vole l'argent des pauvres, avec mépris et vulgarité, et nous entrâmes alors dans une interminable guerre de tranchées, obscure et triste, qui a mis le peuple face à une armée invisible, une police politique pléthorique appuyée par une bureaucratie tentaculaire, contre laquelle nous ne pouvions rien, nous n'avions que la patience et la ruse pour résister et survivre ». Dans la première constitution de l'Algérie, l'islam est religion d'État. Dans votre essai *Gouverner au nom d'Allah*, vous écrivez : « Nous avons vu arriver l'islamisme au lendemain de l'indépendance (...) amené par des prédicateurs discrets, la plupart membres des Frères musulmans. »

À dix-sept ans, vous passez votre bac et préparez le concours de polytechnique. C'est à ce moment que vous découvrez la littérature. « C'est après l'indépendance, lorsque la littérature fut officiellement déclarée bourgeoise et mise en suspicion, devenant pour le coup formidablement attractive, que je suis tombé dans le vice du livre. Je suis parti dans tous les sens, à la recherche des poètes maudits et des écrivains rebelles (...) C'est ainsi que mon cerveau est entré en dissidence. » En 1972, vous décrochez votre diplôme d'ingénieur et votre première publication n'est autre que votre thèse sur la « postcombustion des turboréacteurs » qui, dit-on, vous aurait valu une offre d'emploi à la Nasa. Alors qu'on a tendance à opposer la littérature et la science, chez vous l'une et l'autre coexistent dans un esprit ouvert et curieux. Vous m'avez aussi un jour confié que vous aviez une véritable passion pour le bricolage.

Vous commencez votre carrière comme consultant et enseignant à l'Institut de la productivité et du développement industriel (INPED) situé à Boumerdes où vous avez vécu jusqu'à votre incarcération. Elle s'achèvera avec le poste de directeur général de l'industrie et de la restructuration au ministère de l'Industrie. Vous serez démis de toutes vos fonctions en 2003.

De votre premier mariage en 1974 naissent deux filles. Un événement va jouer un rôle déterminant dans votre prise de conscience de la place de l'Islam dans la société algérienne : en 1980, vous découvrez que votre fille Nanny suit un cours d'instruction religieuse à la mosquée de Boumerdes sans que vous en ayez été averti. Vous retirez aussitôt votre fille de l'école.

Les années 1990 sont une période tragique pour l'Algérie avec la montée de l'intégrisme musulman et le déclenchement de la guerre civile qui durera dix ans. Votre ami l'écrivain Rachid Mimouni publie en 1992 un pamphlet *De la barbarie en général et de l'islamisme en particulier* qui lui vaut une fatwa et le contraint à l'exil en France. Le seul homme politique algérien qui trouve grâce à vos yeux, c'est Mohammed Boudiaf, ancien dirigeant de la guerre d'indépendance qui, rentré d'exil au Maroc, devient

président de la République en 1992. Son assassinat quelques mois plus tard anéantit, écrivez-vous, « le fragile espoir d'un peuple n'ayant jamais vécu que l'humiliation (...) et qui miraculeusement s'était mis à croire en ce vieil homme providentiel (...) » (*Le Serment des barbares*). « J'ai cru en cet homme et sa mort a été pour moi un choc terrible », racontez-vous dans un entretien. « Je me suis mis à écrire comme on enfle une tenue de combat. » Durant les dix années de cette guerre civile et son cortège de milliers de morts, les livres écrits en français seront bannis d'Algérie qui était jusque-là le premier marché du livre francophone.

C'est ainsi qu'est né *Le Serment des barbares* paru en 1999. Vous avez tout juste cinquante ans. C'est à cette occasion que nous nous sommes rencontrés dans un salon du livre à Toulouse. Depuis, nos chemins n'ont cessé de se croiser au fil de nos déambulations littéraires. Il s'agissait donc pour vous de répondre à une nécessité vitale. « Dans ce roman, expliquez-vous dans votre essai *Gouverner au nom d'Allah*, vous tentez une explication de la guerre civile en Algérie, en partant de l'idée que le déchaînement de la violence dans un pays a forcément des causes multiples (...). »

Dans la préface de la belle édition Quarto de vos romans, votre éditeur, qui, je le répète, les a tous publiés jusqu'ici, Jean-Marie Laclavetine sans qui il n'est pas certain que vous seriez parmi nous aujourd'hui, raconte l'émotion qui l'a saisi lorsqu'il a lu les premières phrases de ce « paquet de feuilles confié en 1999 par un inconnu à la poste algérienne pour arriver quelques jours plus tard entre mes mains (...) Je n'ai pas oublié ma surprise grandissante au fil des pages, ni l'enthousiasme qui m'a envahi au fur et à mesure que je me laissais emporter par le torrent de cette prose animée de remous vertigineux, de pétilllements soudains, de grands ressacs de rage noire. Les trouvailles stylistiques fusaient en continu dans un débordement de verve pantagruélienne et donnaient tout leur élan à l'histoire (...) Recevoir un tel manuscrit est, dans la vie d'un éditeur, un cadeau inoubliable. » En voici les premières lignes, cela se passe dans un cimetière :

Le cimetière n'a plus cette sérénité qui sait recevoir le respect, apaiser les douleurs, exhorter à une vie meilleure. Il est une plaie béante, un charivari irrémédiable ; on excave à la pelle mécanique, on enfourne à la chaîne, on s'agglutine à perte de vue. Les hommes meurent comme des mouches, la terre les gobe, rien n'a de sens. Ce jour-là, comme les jours précédents, on enterre de nouvelles victimes du terrorisme. Il sévit à grande échelle. Nous sommes à Roubia. Jadis (...) la petite bourgade avait épousé le plus beau des vallons et baignait dans le bonheur...

Deux enterrements se déroulent simultanément dans ce cimetière, celui de Moh, un homme riche et puissant, et celui d'Abdallah Bakour qui, après son séjour en France, revient au pays et tente de nettoyer le cimetière chrétien laissé à l'abandon et réquisitionné pour des trafics sordides. L'inspecteur Larbi mène l'enquête. Il découvrira que les anciens groupes rivaux du FNL, évincés de la guerre de libération, sont en train de revenir à l'assaut du butin laissé par les colons et qu'ils utilisent à la fois la démente islamiste et les réseaux mafieux pour déloger le pouvoir en place.

La langue, donc. J'y reviens. On sait quel prix vous attachez à la langue, vous qui écrivez : « En Algérie, nous sommes analphabètes trilingues : nous avons perdu le français à cause de l'arabisation forcée, l'arabe est peu ou mal enseigné, nous avons perdu le kabyle et nos langues ancestrales. » Vous avez choisi le français comme langue d'écriture, raison pour laquelle vos livres ont été publiés dans la collection blanche des éditions Gallimard. Mais en vous lisant, on a le sentiment que vous réinventez sans cesse la langue, que vous bousculez joyeusement ses frontières. On connaît tous la phrase de Proust : « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. » Gilles Deleuze qui la cite, ajoute : « L'écrivain invente dans la langue une nouvelle langue » ou encore « La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer... Chaque écrivain est obligé de faire sa langue ». « On peut faire subir un certain traitement à la langue, conclut-il. Cela peut être faire bégayer la langue ou la faire proliférer. » En vous lisant, on a le sentiment qu'écrire, c'est d'abord se mettre dans un certain rapport à la langue en se laissant guider par le pouvoir des mots qui propulsent la pensée, le récit. De ce point de vue, le travail de l'écrivain est sans commune mesure avec celui du journaliste ou du scénariste, car les mots en constituent l'objet même. Comme l'écrit Roland Barthes, « l'écrivain agit, mais son action est immanente à son objet, elle s'exerce paradoxalement sur son propre instrument : le langage ».

Par vos livres, tout en la choisissant, vous avez réinventé la langue française. Vous lui faites « le cadeau d'une jeunesse neuve », comme l'écrit encore votre éditeur, une langue qui puise « autant chez Voltaire, Diderot et Rabelais qu'à la source des traditions orientales, offrant au lecteur un mélange unique, savoureux, violent, empli d'une force comique incomparable que seule la colère pouvait lui avoir donnée ».

Parmi les mots que vous exhumez, il y a celui de *harraga* qui a donné le titre à un de vos romans où, fait rare chez vous, vous mettez en présence deux femmes, l'une gynécologue qui accueille chez elle une paumée sans abri qui a « pris la voie des harragas, les brûleurs de route ». Vous y décrivez la société africaine en ces termes : « Il y a le monde des femmes bâti sur la réclusion et l'infinie patience, celui des hommes, tourné vers la survie, celui des jeunes assis sur le rêve de la Terre promise et celui des

notables, voué à la rapine.» Ces mondes ne se rencontrent jamais. Harraga, brûleur de route, vous connaissant un peu, je trouve que ce pourrait être votre pseudonyme.

Je me rappelle vous avoir accompagné ici même en 2007 lorsque notre Académie vous a décerné le prix Nessim Habif (notre grand prix pour un auteur de la Francophonie) pour votre roman *Le Village de l'Allemand*. Je ne m'étendrai pas sur l'accueil pour le moins brutal que vous a réservé l'attaché culturel de l'ambassade d'Algérie avant de lever le camp. Je préfère évoquer la figure de Pierre Mertens, décédé il y a un peu plus d'un an, qui vous a accueilli en ces termes : « Le grand écrivain algérien Boualem Sansal était déjà l'auteur de quatre romans (...) lorsqu'il a fait paraître, tout récemment, *Le Village de l'Allemand*. Comme l'écrivit Robert Verdussen, « la bureaucratie, la corruption, la résignation, une religion dévoyée n'étaient jamais apparues avec autant de lucidité que dans ses récits, impitoyables pour une Algérie telle que personne n'osait la dire. L'humour s'y disputait avec la colère, la désespérance avec la sensibilité, la cruauté avec un fragile espoir sitôt déçu ». » Et Pierre Mertens de conclure : « ... on reste sans voix devant la maîtrise et la lucidité d'un tel récit qui, à l'intérieur du triangle des dernières explosions de l'histoire, relie dans une synthèse audacieuse la Shoah, la guerre d'indépendance algérienne et l'intégrisme islamiste au cœur des banlieues françaises. Boualem Sansal démontre que la meilleure littérature peut aussi nous conduire face au plus aigu des examens de conscience. »

On ne vous a pas pardonné le parallèle que vous avez établi dans ce roman entre nazisme et islamisme. On a parlé de « raccourci vertigineux ». Ce village existe bel et bien. Vous l'avez découvert lors d'une promenade avec des amis. Un ancien SS y vivait. Après la guerre, il a pris la fuite et a mis ses services à disposition du FNL, a épousé une Algérienne et obtenu le titre prestigieux de moudjahid. Ses deux enfants, les frères Schiller, narrateurs du récit, vivent dans la banlieue française comme nombre d'Algériens, depuis deux générations, abandonnés à leur triste sort par la société.

Mais vous n'en avez pas fini avec l'Islam et l'islamisme. En 2015, vous publiez votre bestseller : *2084 : La fin du monde*, allusion à peine voilée à la fable d'Orwell. Je me rappelle une rencontre organisée par la librairie Tropismes où nous avons débattu ensemble de ce livre polémique devant un public passionné. En exergue de cette parabole cauchemardesque contre l'instrumentalisation politique de l'Islam, vous écrivez : « La religion fait peut-être aimer Dieu mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire détester l'homme et haïr l'humanité. »

Dans le roman d'Orwell, on trouve pêle-mêle le totalitarisme, le leader dictatorial Big Brother, la police de la pensée, la propagande, les ministères de la Vérité, de la Paix, de l'Amour, le négationnisme historique...

De votre côté vous inventez l'Abistan, le pays des croyants, un empire qui ne connaît ni frontières ni passé. Il n'y avait rien avant. Le Dieu : Yollah, Abi, son délégué. Le grand livre est le Gkabal qui impose la pensée unique, l'acceptation et la soumission qui rend impossible la révolte. « Il n'est pas donné à l'homme de savoir ce qui est le Mal et ce qui est le Bien, il a à savoir que Yölah et Abi œuvrent à son bonheur. » Ou encore :

Le croyant doit continûment être maintenu en ce point où la soumission et la révolte sont dans un rapport amoureux : la soumission est infiniment plus délicate lorsqu'on se reconnaît la possibilité de se libérer, mais c'est aussi pour cette raison que la mutinerie est impossible, il y a trop à perdre, la vie et le ciel, et rien à gagner, la liberté dans le désert ou dans la tombe est une autre prison.

L'islam n'est jamais nommé mais omniprésent. La foi semble réduite à la soumission. Aucune place pour le doute ou les interrogations. Aux institutions orwelliennes correspondent chez vous l'Appareil, la Juste fraternité, le Grand Commandeur (muet et invisible), les ministères des Sacrifices, des Pèlerinages, des Comités de la santé morale, des Actes liturgiques, etc. Chez Orwell comme chez vous, tout n'est que corruption et lutte de pouvoir.

Orwell : « Jamais personne ne s'empare du pouvoir avec l'intention d'y renoncer. Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin. » Vous mettez en scène la dictature, la lutte des clans, la conspiration, la corruption et le contrôle de la population épiée dans ses moindres gestes. Enfin, vous avez, Orwell et vous, une vision commune de la langue qui véhicule et qui surtout forge la pensée. Chez Orwell, c'est la novlangue, chez vous, l'Abilang qui ne comporte que des mots d'une syllabe, deux au plus, une langue « réduite à des collections d'onomatopées et d'exclamations, au demeurant peu fournies qui sonnaient comme cris et râles primitifs, ce qui ne permettait aucunement de développer des pensées complexes et d'accéder par ce chemin à des univers supérieurs ».

C'est donc à travers la science-fiction que vous abordez les sujets qui vous sont chers comme la corruption du pouvoir, le totalitarisme, la liberté de penser et de s'exprimer. La science-fiction est également au cœur de votre dernier roman publié, *Vivre : le compte à rebours*, où, à travers votre verve caustique, vous revisitez le mythe de l'Arche de Noé en racontant l'histoire de Paolo qui fait partie des rares humains, « les Appelés », choisis par une entité extraterrestre pour recevoir et diffuser un message simple et terrible : dans 780 jours, la vie humaine sur la Terre prendra fin. Une minorité d'élus sera alors sauvée et conduite en lieu sûr, sur une autre planète, par un immense

vaisseau spatial pouvant contenir la moitié de l'humanité. Les Appelés doivent profiter du délai imparti pour choisir les êtres dignes de confiance qui pourront participer, loin de la Terre, à la fondation d'une humanité nouvelle. Mais comment faire pour choisir les humains qui s'embarqueront avec eux et écarter ceux qui ont fait la preuve de leur nocivité :

les dictateurs, les assassins, les violeurs, les tortionnaires, les marchands d'armes, les cambrioleurs (...) les princes héritiers à scandales, les pyromanes, les pollueurs de rivières et des nappes phréatiques, les touristes indéliçats et les kidnappeurs d'enfants, les pédophiles, les terroristes, les islamistes, les djihadistes, les wokistes, les gauchistes détourneurs de peuples et violeurs de conscience.

La liste est longue. Se pose alors cette question d'ordre quasi philosophique : « Pour nous qui sommes au cœur du drame, le sujet est plutôt de savoir ce que vivre voudra dire quand notre monde aura cessé d'exister. Coupés de notre histoire, nous perdrons le contact avec le cours de la vie. » Dans ce roman, à travers la science-fiction, vous dénoncez, avec votre verve caractéristique, les maux qui selon vous entachent notre monde : la bureaucratie européenne, l'écriture inclusive, le wokisme, la dégradation de la société occidentale, sans parler des religions. Vous dépeignez notre société, et son humanité, comme une fange dans laquelle s'ébattent les restes épars d'une civilisation en morceaux. « (...) en France, on se dit tous Français mais personne ne sait plus pourquoi nous le sommes et en vertu de quoi nous le restons alors que notre pays a virtuellement disparu de la carte, avalé par l'Europe, l'Afrique, l'Algérie, la Chine, le Qatar. »

À travers une phrase comme celle-là, qui reste celle d'un de vos personnages et non la vôtre, qu'on se rassure, une phrase que n'aurait pas désavouée Renaud Camus, théoricien du grand remplacement, on comprend mieux pourquoi vous êtes devenu malgré vous le héros d'une droite décomplexée. Ce livre a des accents visionnaires :

(...) l'humanité est entrée dans un temps inversé dans lequel l'intelligence, les sciences et les arts se développent dans les mémoires vives des ordinateurs pendant que l'ignorance et la bêtise s'agitent pompeusement dans les cerveaux stériles des hommes. (...) La suite, nous y allons d'un pas sûr, devenant plus intelligent et prenant toujours plus d'ascendant, l'ordinateur ingrat asservira son maître et finira par le détruire pour inutilité avérée dans la marche du monde...

Une ambiance de fin du monde et de nécessité de fuir plane également dans un roman précédent, *Le Train d'Erlingen*, du nom d'une bourgade cossue de la haute bourgeoisie allemande, assiégée par un ennemi énigmatique qui a décidé de faire de la soumission à son dieu la loi unique de l'humanité. La population attend fiévreusement un train fantôme censé l'évacuer. N'en déplaise à vos détracteurs qui ont décidé de vous cataloguer une fois pour toutes, on trouve des accents progressistes dans ce livre lorsque vous évoquez :

l'extraordinaire intelligence que l'esclavagiste a développée pour arriver à la perfection actuelle. Son onéreux esclave, il l'a affranchi, et aussitôt l'a repris à son service en tant que salarié. Et ainsi par ce sympathique jeu d'écriture qui le fait passer pour un homme de progrès, il a renversé la situation à son bénéfice : au lieu de continuer *ad vitam aeternam* à pourvoir aux nécessités de l'esclave et de sa famille, il en a fait un employé, un contractuel à durée déterminée, et lui refile pour se dépatouiller tout seul un petit salaire, sur lequel l'État, bras séculier des patrons, prélève une part...

Pour terminer, il m'est difficile de passer sous silence le dernier épisode de votre vie littéraire mouvementée, épisode qui a fait couler beaucoup d'encre tant il a débordé du champ strict de la littérature, je veux parler de votre départ des éditions Gallimard pour la maison Grasset dont le directeur vient d'être licencié par son propriétaire, dont le seul nom est devenu synonyme d'arrogance et de brutalité, entraînant le départ de quelque cent quatre-vingts auteurs, un grand capitaliste qui a pour originalité de piétiner son propre capital. Je vous avoue mon trouble même si, bien sûr, tout écrivain est libre de changer d'éditeur, c'est son droit le plus strict. Mais il s'agit en l'occurrence de l'éditeur historique qui a publié votre premier manuscrit arrivé par la poste d'Algérie, *Le Serment des barbares*, l'éditeur qui vous est resté fidèle en publiant les romans dont j'ai parlé avec enthousiasme, l'éditeur qui n'a pas ménagé sa peine pour obtenir votre libération, l'éditeur qui, à votre retour, vous a accueilli dans le bel appartement de la rue Gaston-Gallimard. La presse ne vous a pas ménagé en parlant de coup de poignard dans le dos, de débauchage, de contrat en or massif avec un puissant groupe éditorial, de trahison, de signal tragique. Jean-Marie Laclavetine, votre éditeur qui parlait de vous comme d'un anar céleste, vous a adressé une lettre ouverte qui m'a touché : « Je ne veux pas penser à ta gratitude sélective, ni à ces gens qui forment ta nouvelle garde rapprochée et te conseillent si malhonnêtement. Je ne veux penser qu'aux moments magnifiques que nous avons traversés ensemble depuis ce jour de 1999 où j'ai eu entre les mains le manuscrit de ton premier roman. »

Vous vous êtes expliqué dans une tribune du journal *Le Monde*, plaidant votre volonté d'acquiescement plutôt que de grâce. Je vous cite :

Face au régime qui m'a emprisonné, ma conviction était simple : dire les choses clairement, nommer la dictature et refuser toute logique de négociation qui aurait fait de moi une monnaie d'échange. (...) Je comprends que les États puissent parfois privilégier des voies discrètes et diplomatiques. Mais une maison d'édition n'est pas une institution diplomatique et ne saurait parler à la place de l'écrivain concerné. Pour moi, la question était simple et essentielle. C'est de ma vie qu'il s'agissait. C'était, et cela demeure, à moi de conduire souverainement ma propre défense. (...) pas de soumission, pas de négociation, quitte à rester en prison.

Il ne nous appartient pas de mettre en doute votre parole dans laquelle on reconnaît votre détermination à ne pas transiger sur la liberté d'expression et votre abomination de la soumission dont vos romans témoignent à longueur de pages. Encore moins de porter un jugement à l'encontre d'un écrivain affaibli par une année de captivité. « La vérité est dans le mouvement et dans la possibilité de l'erreur », écrivez-vous (*Rue Darwin*). Pour notre part, disons simplement que s'il fallait choisir une photographie de vous pour l'épingler au mur de notre Académie, nous n'opterions pas pour celle où vous posez dans les bras d'un magnat de l'édition à l'occasion du deux centième anniversaire du premier groupe éditorial français, encore moins celle où, en une du *JDD*, vous donnez l'accolade à un vieux nostalgique de l'Empire romain sous le titre : *Notre pays est au bord de l'abîme*. Je m'honore d'être votre ami et j'espère le rester, plaçant la fidélité au-dessus du bruit et de la fureur. Dans vos livres, vous n'avez eu de cesse de nous mettre en garde contre les périls qui menacent l'humanité : le totalitarisme, l'obscurantisme, la religion, je l'ai assez évoqué. J'en ajouterai un autre : l'argent, vous en savez quelque chose, vous qui n'avez cessé de fustiger la corruption du pouvoir en Algérie, vous qui avez conspué les grands capitalistes dans *Le Train d'Erlingen*. « Dès que l'art et l'argent sont en contact, ça cogne sec », écrit Jean Echenoz.

Certes l'art et l'argent ont parfois fait bon ménage si l'on songe, par exemple, aux mécènes de la Renaissance italienne qui ont permis aux plus grands artistes d'exercer leur talent avec éclat. Mais aujourd'hui il arrive que les mécènes se muent en prédateurs. Il s'agit moins alors d'apporter son soutien à un artiste que de chercher à tirer le plus grand profit de son œuvre. Résister aujourd'hui, c'est résister contre l'emprise de l'argent. Il s'agit de sauver la littérature des lois du marché et de la domination des grands groupes hégémoniques qui entravent sa pluralité éditoriale. Ce combat, je vous

invite à le mener ensemble. Il en va de la liberté d'expression qui vous a valu une année de prison dans les geôles algériennes.

Dans notre Académie, rassurez-vous, l'argent n'a aucune place, nous ne portons ni uniforme brodé ni épée, deux accessoires qui mobilisent à grands frais les plus grands couturiers et joailliers de la République. Seul nous anime le désir de nous retrouver et de débattre entre nous des grandes questions de l'art et de la littérature. Et cela en toute franchise, comme j'ai tenté maladroitement de parler aujourd'hui.

C'est dans cette perspective que nous avons l'honneur de vous accueillir dans notre vénérable institution, cher Boualem Sansal. Nous nous retrouverons donc à Bruxelles, une ville qui, quoi que vous en pensiez, brasse les langues et les cultures, une ville où la langue française porte haut les valeurs d'universalisme chères aux philosophes des Lumières. Cette langue, nous avons à la défendre contre les assauts, non pas de l'arabe ou du turc, mais de cette novlangue, dans la lignée d'Orwell, faite de résidus de l'anglo-américain, qui uniformise la pensée et envahit nos rues, nos smartphones et nos enseignes.

J'espère que vous aurez à cœur de secouer sur ce plan et quelques autres notre respectable compagnie qui en a parfois grandement besoin. Pour vous connaître mieux après avoir lu vos livres, je suis convaincu que vous vous y sentirez drôlement bien.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean-Luc Outers, *Discours d'accueil à la réception de Boualem Sansal. Séance publique du 25 avril 2026 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arllfb.be>